Le personnage de l'enfant soldat dans le roman ivoirien : cas de *La Bible et le fusil, Allah n'est pas obligé* et *Le retour de l'enfant soldat.*

Kouassi Florence Epse Aboua

(Université FHB de Cocody – Côte d'Ivoire)

kaakflorence@yahoo.fr

Résumé :
La production des récits littéraires foisonnent de personnages divers, des plus mythiques aux ultras modernes. Celui de l'enfant soldat y est aujourd'hui de plus en plus récurrent. Dans la prose romanesque ivoirienne, il apparait certes, depuis 1996, avec La Bible et le fusil de Maurice Bandama mais son écho se fera de façon plus retentissante en 2000 avec Allah n'est pas obligé de Ahmadou Kourouma puis il franchit une étape dans son traitement en 2008 avec Le retour de l'enfant soldat de N'da François d'Assisse. Ahika, Birahima et Zango, trois destins individuels unis dans une même réalité : leur vie d'enfant rime avec traumatisme.
La problématique de la réinsertion sociale de ces enfants traumatisés évolue avec le contexte social de création en Côte d'Ivoire.

Mots clés : enfant soldat, guerre, littérature ivoirienne, traumatisme, réinsertion.

Introduction

Le personnage est « un être de papier » qui sert d'ancrage aux récits littéraires. Même s'il est fictif, représente un prototype de la société. Ainsi, la littérature a mis en lumière le personnage du colon, du dictateur africain, de l'intellectuel, de l'orphelin, de la femme soumise ou rebelle et même du fou etc. Les récits foisonnent de personnages, des plus mythiques aux ultras modernes. Une des figures de plus en plus représentées dans le roman africain de la dernière décennie est celle de l'enfant qui prend une part active aux conflits et guerres de tous genres.

Dans l'histoire de la littérature ivoirienne, le personnage de l'enfant soldat se présente d'abord sous la plume de Bandama Maurice dans *La Bible et le fusil* en 1996. En 2000, l'enfant soldat de Ahmadou Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* porte haut le flambeau de ses compagnons, en devenant à la fois personnage et narrateur. L'écrivain N'Da François d'Assisse, quant à lui, représente le jeune combattant en 2008 dans son roman intitulé *Le retour de l'enfant soldat*. Comme on le voit, ces trois auteurs ont construit leur roman autour du personnage de l'enfant soldat engagé dans des guerres civiles ou des rebellions armées.

Sous le thème le personnage de l'enfant soldat dans la littérature ivoirienne, nous envisageons répondre aux questionnements suivants : qui sont ces enfants ? que révèlent-ils de leur vie au lecteur? Quelle est la particularité de chaque enfant soldat selon le contexte de production de l'œuvre? Comment chaque enfant soldat réintègre-t-il sa société, après l'expérience de la guerre? Quel avenir pour l'enfant soldat? Quel rapport à la société ivoirienne?

L'esquisse de réponse à ces préoccupations se fera, de prime à bord, du point de vue de l'histoire littéraire. Cette discipline, qui introduit l'ordre du temps dans la recherche littéraire, cadre bien avec l'étude d'une thématique comme point de convergence de plusieurs œuvres. Dans l'optique lansonienne, l'histoire littéraire a une emprise directe sur la société de création car « son public y est déjà présent » (Lanson, 1904, 621). La présente étude entre dans cette perspective : l'enfant soldat est perçu dans trois romans, d'auteurs différents et de surcroit sur une période de plus de dix ans. La première œuvre évoquant l'enfant soldat datant de 1996 et la dernière du corpus de 2008. En sus, selon Moisan Clément, l'histoire littéraire «recherche les sources, établit la genèse des œuvres et des évènements dont elle fait voir les variations et l'aboutissement dans le temps présent. Son objectif premier est de lier les faits afin d'en montrer l'évolution, c'est-à-dire la permanence et les changements » (Moisan, 1990,

3). L'étude relèvera les constantes et les divergences dans le traitement du personnage de l'enfant soldat.

Le second support méthodologique auquel s'arrimera le travail est la sociocritique eu égard à l'emprise directe du thème de l'enfant soldat sur la société. Cette méthode postule effectivement le texte littéraire comme contenant « une fonction constitutive du social. » (Duchet 1971, 22) Elle présente, selon Claude Duchet, comme « le lieu où le discours du roman rejoint les autres discours de la société: politique, économique, culturel, etc. » (Duchet, 73, 68) Elle servira de jonction entre la société fictive et celle réelle des auteurs et des lecteurs.

Il s'agit concrètement de relever d'abord les caractéristiques de l'enfant soldat avant et pendant sa vie de combattant militaire puis de tracer l'évolution de son traitement en rapport avec le contexte social et politique de la Côte d'Ivoire.

I – Caractéristiques des enfants soldats

Le personnage de l'enfant soldat porte un nom et cadre avec la définition réelle de l'enfant soldat. C'est aussi, au regard des œuvres, un être traumatisé.

I-1 Caractéristique générale

Les enfants soldats, présentés comme personnages principaux dans le corpus, sont nommément désignés. Il s'agit de Ahika dans *La Bible et le fusil* de Bandama Maurice, Birahima dans *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma et Zango dans *Le retour de l'enfant soldat* N'Da François d'Assisse. Ces personnages laissent entrevoir dans leur sillage d'autres enfants soldats nommés, surnommées ou anonymes sur lesquels l'analyse reviendra.

Même s'ils sont fictifs, tous ces enfants soldats cadrent d'emblée avec la définition générale, juridique, de l'enfant soldat c'est-à-dire « toute personne âgée de moins de dix-huit ans qui fait partie de toute force ou groupe armé, régulier ou irrégulier. » (AYISSI et MAIA, 2004, 19) A titre illustratif, Ahika a treize ans quand il participe, dans la république d'Iske, à la guerre livrée par une rébellion armée contre le pouvoir dictatorial du « président plus que patriarche ». Birahima se présente lui-même comme ayant dix ou douze ans en participant à la guerre au Libéria et en Sierra Léone; Zango, quant à lui, en a douze quand il fait l'expérience du combat militaire. En plus de cette caractéristique générale liée à l'âge, les enfants soldats dans les œuvres ont subi des traumatismes dans leur l'enfance, avant leur enrôlement. Le traumatisme est perçu comme une expérience physique ou émotionnelle violente qui a effet psychique persistant.

I-2 Des traumatisés de l'enfance

Ahika, le premier enfant soldat du corpus se retrouve très tôt orphelin. Son père ayant maille à partir avec le pouvoir a été assassiné dans sa cellule de prison ; assassinat fait passer pour un suicide. Sa mère dans le désarroi demande à ses enfants, un fusil sur le bras et un couteau dans la main de venger leur père. Cette scène hantera longtemps le gamin. Au cours de la même année, Ahika assistera impuissant à l'agonie de sa mère, mordue par un serpent, en brousse. Le narrateur, après ces épreuves, affirme : « Ahika est un enfant à l'âme brisé. Il a envie de fusiller le ciel et d'étrangler Dieu ». (*La Bible et le fusil*, 43)

Privé de l'amour paternel et maternel, Ahika subira des maltraitances de son frère cadet, L'abbé Noé, quand il le surprend en flagrant délit avec la femme d'une autorité de la ville. Au déficit d'amour, s'ajoute ici la perte de repère éthique incarné par son frère l'Abbé Noé. Ce dernier ayant prétexté son sacerdoce avait refusé de venger son père comme le souhaitait sa mère. L'ainé de la famille Affitémanou ayant depuis longtemps décidé de pactisé avec le pouvoir. Il avait accepté d'être parachuté ambassadeur par le pouvoir en vue d'étouffer en lui toute velléité de vengeance de son père. Quand l'Abbé Noé avait récupéré son jeune frère pour l'installer dans une autre chambre de l'église avec le frère d'un autre prêtre, Ahika n'avait de cesse de se poser des questions face à l'attitude de son frère : « Pourquoi donc son grand frère l'empêchait –il de rentrer dans la maison et de manger avec lui? Il avait pourtant senti l'odeur d'un plat qui fumait à l'intérieur. Avec qui se cachait-il dans la maison? Quel secret couvait-il? Et puis la présence de quelqu'un l'empêchait de venir manger alors qu'il avait faim, n'était-ce pas la preuve qu'il ne l'aimait pas? » (*La Bible et le fusil*, 46)

Mais, il était loin de s'imaginer la vie de débauche menée par le prélat. C'est pourquoi, il est troublé et désorienté, il le quitte pour se livrer à l'incertitude de la rue d'où il sera enrôlé de force par des rebelles.

Ahika a donc subi un double traumatisme affectif et éthique avant de se retrouver enfant de la rue puis enfant soldat. Voici comment le narrateur décrit les conditions de son enrôlement: « Comment s'est-il retrouvé dans ce camp fait de tentes et de baraques? Ahika ne le sait pas; tout ce dont il se souvient, c'est qu'il a marché dans la ville jusqu'à épuisement. Il s'est couché sous un pont où il a dormi. Puis il fut surpris par l'orage. A son réveil, il se retrouva sous une tente, en compagnie d'autres adolescents ». (*La Bible et le fusil*, 49)

Même s'il s'interroge sur les circonstances de son enrôlement, Ahika n'est pas malheureux en ce lieu comme le souligne le narrateur: « il trouva une joie certaine à manier

un fusil et un petit enthousiasme à partager ses jours avec d'autres garçons de son âge». (*La Bible et le fusil*, 49) certainement à cause du passif dont nous avons parlé plus haut. L'enfance d'Ahika ressemble à celle de Birahima.

Orphelin de père, alors qu'il marchait encore à quatre pattes, certainement entre six et huit mois, il a vécu dans la puanteur d'une mère atteinte d'une plaie ulcéreuse, handicapée, qui ne se déplaçait que par à coup. Voilà ce que l'enfant soldat-narrateur rappelle comme « fondamentalement important » dans sa vie: « Ma maman marchait sur les fesses. Walahé (au nom d'Allah)! Sur les deux fesses. Elle s'appuyait sur les deux mains et la jambe gauche. La jambe gauche, elle était malingre comme un bâton de berger. La jambe droite, qu'elle appelait sa tête de serpent écrasée, était coupée, handicapée par l'ulcère». (*Allah n'est pas obligé*, 14)

Plus que cette atmosphère invivable, ce sont les rumeurs de sorcellerie de sa mère qui ont poussé Birahima à se tourner vers la rue. De victime qu'il la croyait, sa mère devient à ses yeux le bourreau de son enfance: « Quand j'ai appris tout ça, quand j'ai su la sorcellerie de ma mère, quand j'ai su qu'elle mangeait dans sa jambe pourrie, tellement j'étais surpris, estomaqué, que j'ai pleuré, trop pleuré. Matin cinquième jour, je suis parti de la case avec décision de ne plus manger avec maman. Tellement, tellement je la trouvais dégoûtante. Je suis devenu un enfant de la rue » (*Allah n'est pas obligé*, 28)

Birahima se retrouve, comme Ahika, déboussolé. Une perte de repère qui l'amène à faire l'expérience de la rue. Après la mort de sa mère, Birahima, qui avait déjà été psychologiquement préparé par le véreux Yacouba alias Tiékoura sur l'importance et l'aisance des enfants soldats, rêvait d'en devenir un. Sur le trajet de recherche de sa tante, il accepta donc naïvement volontiers de devenir un enfant soldat.

Zango, l'enfant soldat de N'da François D'Assise, a été traumatisé suite au viol de sa mère par des rebelles. Quand ces derniers sont arrivés dans le village, ils ont voulu l'enrôler à cause de sa forme physique, précocement impressionnante pour son âge. Ayant réussi à se cacher, ils ont menacé de tuer sa mère, s'il ne se livrait pas.

Ces trois personnages principaux, enfants-soldats, laissent entrevoir dans leur sillage d'autres congénères ayant vécu une enfance aussi traumatisante.

L'enfant soldat Sarah a transité par la rue. Apres la mort de sa mère, à l'âge de cinq ans, elle est confiée à une cousine de son père. Subissant des maltraitances, la gamine se retrouve dans la rue où elle a été victime de violences sexuelles. Sarah a trouvé refuge dans un orphelinat de religieuses où elle sera surprise par la guerre. Les sœurs froidement exécutées,

elle et ses amies « se prostituèrent avant d'entrer dans les soldats-enfants pour ne pas crever de faim». (*Allah n'est pas obligé,* 96*)*

Kik, quant à lui, fut traumatisé par la mort de tous les siens pendant la guerre. Il trouva « son père égorgé ». N'ayant plus d'attache, selon Kourouma « bien sûr on devient un enfant-soldat, un small-soldier pour manger et pour égorger aussi à son tour » (*Allah n'est pas obligé,* 100*)*

Sékou Ouédraogo, surnommé le terrible, est un déscolarisé. Il se retrouva en train de faire de petits métiers pour survivre. De pérégrinations en déceptions, il se présenta au chef de l'organisation d'un village en ces termes: « Je suis Sékou Ouédraogo, je veux être un enfant-soldat » *(Allah n'est pas obligé,* 124*)*

Sosso la panthère subissait avec sa mère les violences inouïes et quotidiennes d'un père toujours ivre-mort. Un malheureux accident arriva un soir, quand Sosso voulut défendre sa mère, il se saisit d'un couteau qui atteignit mortellement son père. Ses deux parents décédés, Sosso devint un enfant-soldat.

Sopponi, abonné à l'école buissonnière, devint enfant de la rue, se retrouva en prison avant de finir comme enfant – soldat.

Les raisons avancées par les enfants soldats dans *la Bible et le Fusil* sont qu'ils étaient livrés à eux-mêmes. De guerre las, ils ont choisi de défier la mort, préférant « se faire tuer que de mourir de faim, se faire rafler par la police ». *(La Bible et le fusil, 65)*

L'exploration de l'univers familial des enfants soldats révèle que ces enfants naissent et évoluent dans un univers familial brisé. On a l'impression que le sort s'est acharné sur ces êtres fragiles, condamnés à une espèce de violence ontologique. Ceci montre que la cellule de base de la société, c'est la famille et elle constitue de ce fait une source de stabilité pour l'enfant. C'est la première institution qui lui donne d'avoir confiance à la société entière. Les enfants, livrés donc à eux-mêmes, n'arrivent toujours pas à opérer de bons choix dans les comportements à adopter dans la société d'où des déviations au niveau du comportement qui aboutissent malheureusement à une dérive sociale. La destruction du tissu familiale est, à la lumière de la vie des enfants soldats, le catalyseur qui les propulse dans la rue, pépinière des enfants soldats. La conclusion du narrateur résume le traumatisme des enfants soldats, acculé par les contingences existentielles: « Tous ces enfants avaient été abandonnés soit par leurs parents qui e pouvaient ni les nourrir ni les éduquer, soit par la société qui avait assassiné tous les cœurs et tous les fleurs. Alors, malgré eux, tous avaient décidé de tuer pour se donner une occupation et ne pas mourir de faim ». *(La Bible et le fusil, 67)* En clair, ils s'engagent pour trouver protection, se procurer la nourriture, avoir un abri et se constituer une famille factice.

Le réussissent-ils finalement? Quelle vie mènent-ils en tant qu'enfant –soldat? Elle-t-elle moins traumatisante?

I-3 Des victimes de la guerre

Les enfants traumatisés enrôlés de gré ou de force sont formés sommairement, soumis à la drogue et au charlatanisme pour in fine être transformés en machines à tuer.

Les enfants sont soumis à une formation militaire expéditive quand il s'agit de groupes rebelles qui s'entrainent avant l'assaut. Ce fut le cas de Ahika, enrôlé dans « un mouvement rebelle dénommé Unité pour la libération et l'établissement de la démocratie en République iksaine (qui) recrutait secrètement de jeunes gens qu'il formait militairement à l'Est du pays». *(La Bible et le fusil,* 49*)*

De nombreux enfants laissaient leur vie dans les entrainements militaires, à cause du maniement des armes inappropriées pour leur gabarit. Zango s'en souvient dans l'échange qu'il a avec Zebré: « la manipulation des armes étant délicate, certains d'entre nous virent leurs avant-bras arrachés par des rafales. Les plus chanceux s'en tirèrent avec la main ou le pouce amputés » *(Le retour de l'enfant soldat,* 66*)*

Un endoctrinement moral et idéologique permet de remobiliser les survivants: « tuez en vous la peur de la mort! Vos amis décédés sont des soldats tombés sur le champ de bataille, pour la justice et l'égalité, fusils en main! Ils sont morts pour la gloire de l'histoire! Apprenez, oui apprenez qu'il n'y aura de liberté que lorsque des hommes auront accepté de mourir pour que les autres vivent à leur place! Dans la dignité et la justice ! Et vous êtes là pour cela! Mourir pour la vie… » *(La Bible et le fusil,* 49*)*

Quand on est embarqué dans le combat comme ce fut le cas de Birahima, la formation se veut uniquement et immédiatement opérationnelle. Le narrateur enfant soldat décrit son initiation au maniement des armes: « le colonel m'apprit lui-même le maniement de l'arme. C'était facile, il suffisait d'appuyer sur la détente et ça faisait tralala Et ça tuait, ça tuait ; les vivants tombaient comme des mouches ». *(Allah n'est pas obligé,* 77*)*

Dans tous les cas, ces enfants subissent les rigueurs de la vie militaire. Le seul maniement des armes ne suffit pas pour être un combattant militaire, à en croire Honwana. Elle précise « être bien ''préparé'' à faire la guerre signifie quelque chose de bien plus important que simplement avoir la force physique ou la maitrise du matériel militaire. Cela inclut le sens de la responsabilité, la capacité à distinguer le juste de l'injuste, les bonnes pratiques de guerre des mauvaises…autant de qualités qui s'acquièrent à travers un processus

d'initiation ''sociale'' » (Honwana, 2000, 63) Les grades, dans ce criant déficit de formation, représentent des stimulants. Ils ne sont attribués que dans l'intention de galvaniser les enfants soldats. Ils étaient tous « capitaine, commandant, colonel, le plus bas grade était lieutenant » *(Allah n'est pas obligé,* 76-77*)*

Bombardés de titres sans réelle valeur, les enfants se prennent pour des héros. Ils combattent alors avec le zèle que produise l'obtention de ces grades, mais plus encore avec l'inconscience qu'ils ont des enjeux la guerre. Se retrouvant en première ligne des combats, ils servent de bouclier humain.

« Nous étions les premiers, à l'avant-garde, les éclaireurs. Nous étions impatients de combattre. Nous étions tous forts par le hasch comme des taureaux et nous avions tous confiance à nos fétiches. Derrière nous, le régiment des soldats et, un peu plus loin, l'état-major avec le général Onika en personne ». (*Allah n'est pas obligé*, 119-120)

Sans réelle formation militaire, embrigadés, les enfants baignent dans l'illusion du fétichisme et de la drogue.

Au niveau du charlatanisme, la pratique était à la fois collective et individuelle. Les enfants ingurgitent des mixtures dont ils ignorent la composition. Certains enfants portent des gris-gris et autres amulettes censés les protéger, les rendre invulnérables aux balles et de fois invisibles par l'ennemi. Mais à l'épreuve des faits, ils sont tout aussi vulnérables que tout être humain. « Les gris-gris que nous portions tous montrèrent leurs limites. Partout, c'étaient des cris et du sang ». *(Le retour de l'enfant soldat,* 68-69*)* Le décompte des enfants, ainsi conduits à l'abattoir, révèle un lourd bilan.

Ce qui arrachait les enfants à l'humaine condition, c'est l'abus de la drogue. Pour décupler leurs forces et extirper toute émotion, préjudiciable à la tuerie de la guerre, les enfants étaient soumis aux drogues de toute sorte. Les moments de lucidité sont aussitôt comblés par la drogue, toujours disponible. Ahika, s'était éloigné de son groupe qui organisait un viol collectif après une bataille. Il fut alors contraint de tuer une femme enceinte, armée, et son fils, en proie à la vengeance de son mari, tué par des rebelles. Hantée par cette scène du double meurtre d'une femme et son enfant, Ahikal eut recours à la drogue pour vivre un mirage. Après avoir consommé la drogue, les propos d'Ahika relèvent, la minute suivante, de l'irrationnel comme en témoignent ses propos: « Formidable! Je suis un oiseau, je vole au-dessus des océans et je caresse le ventre du ciel. Formidable! Je suis à la fois un pigeon et une soucoupe volante ». (*La Bible et le fusil*, 54)

Actions combinées de la drogue et du fétichisme, « nous étions tous forts par le hasch comme des taureaux et nous avions confiance en nos fétiches ». *(Allah n'est pas obligé,* 119*)*

Victimes de la drogue et du charlatanisme, la survie des enfants soldats relève chaque fois du miracle. Dans le schéma tactique des chefs de guerre, ce sont ces enfants qui sont en point de mire dans les combats ; ils servent de bouclier humain. Les enfants soldats, personnages principaux sont des survivants de toutes sortes d'horreur. Zango se souvient d'une des attaques surprise des protagonistes :

« Au même moment, un obus éclata et déchiqueta trois de mes camarades. Un autre eut la tête arrachée… sur la vingtaine que nous étions, seuls mon adjoint et moi eûmes la vie sauve ». *(Le retour de l'enfant soldat,* 68-69*)*

Ahika n'eut la vie sauve qu'en ayant l'ingénieuse idée de se réfugier sous des cadavres. C'est donc « couvert de sang coagulé (de ses amis) et d'odeur cadavérique » *(La Bible et le fusil,* 72*)* qu'il regagna la forêt. Les horreurs vécues par Birahima, du Liberia à la Sierra Leone en guerre, se passent de commentaires. Les circonstances de décès des défunts enfants soldats à qui il rend hommage sont, à ce propos, édifiantes. Nous en retiendrons deux : le corps de Sarah n'a pu avoir de sépulture mais livré aux magnans et aux vautours. Kik, dont la jambe a été artisanalement amputée, fut abandonné sur le bas-côté de la route.

Les enfants ignorent, par-dessous tout, les raisons de leur tuerie. Ce qui montre ou confirme les manipulations dont ils sont objet. Nous limiterons les questionnements relatifs à l'absurdité de la guerre aux personnages principaux qui sont, dans les œuvres, les héros survivants de la tragédie de la guerre. Les enfants-soldats, dans quelque moment de lucidité cherchent à comprendre et découvrent souvent qu'ils ne sont que des jouets au service d'intérêts égoïstes. Ils se livrent à la mort pour les chefs de guerre absents du pays: « Mais pourquoi n'est-il pas au pays? Les bons chefs rebelles sont toujours dans le maquis, avec leurs troupes. Le nôtre vit dans un château en Europe et c'est nous qui nous faisons tuer». (*La Bible et le fusil*, 65)

Zango, quant à lui, s'interroge sur l'absurdité de la guerre: « pourquoi faut-il que les hommes en arrivent à ce stade d'animalité d'un autre âge? Pourquoi l'Homme, être pensant par essence, ne dominerait-il pas ses instincts guerriers afin de préserver la vie de ses semblables et la sienne? » (*Le retour de l'enfant soldat,* 7) Birahima traduit son ras le bol de la guerre par ces phrases cycliques « Voilà ce que j'avais à dire aujourd'hui. J'en ai marre ; je m'arrête aujourd'hui » (*Allah n'est pas obligé,* 51 …)

Toutes ces interrogations des enfants soldats corroborent l'idée selon laquelle les enfants soldats ne sont que des victimes. En effet, selon Maystre, « (même) si les enfants soldats peuvent parfois être des criminels, ils sont avant tout et toujours des victimes des

crimes horribles visant malheureusement à promouvoir des visées adultes ». (Maystre, 2010, 174)

En somme, les enfants soldats, « ces combattants aux dents de lait » (Ayissi et Maia, 2004, 344) apparaissent, au cours de leur vie de combattants, comme des victimes dont le destin dépend de ceux qui tirent les ficelles de la guerre.

A contrario, une enfance guidée et protégée s'avère être la condition d'un avenir affectif équilibré où les perturbations psychiques peuvent subir un réalignement et être adaptées aux idéaux de la société. C'est ce sous bassement, solide ou friable, dont l'enfant aura besoin pour affronter les vicissitudes de la vie, la dialectique de la vie qui fait défaut aux enfants soldats. Dans le corpus, les bases pour une bonne socialisation de l'enfant soldat sont soit inexistantes soit réduites à néant. Le fétichisme et la consommation abusive des drogues ont pour buts de d'annihiler les sentiments d'humanité. Les êtres naïfs que sont ces enfants deviennent de véritables armes de destruction et confirment la définition de la guerre telle que donnée par Léon Riegel (1978 : 325) écrit:

> La guerre est une terrible école où l'on apprend à tuer, à tuer sans volonté de mal - faire ou de se faire mal, comme le boucher tue ses bêtes à l'abattoir. On y apprend l'insensibilité envers les autres et envers soi-même. Cet apprentissage ne doit comporter aucune coloration de sadisme ou de masochisme. Il s'agit de tuer froidement, méthodiquement, « avec efficience » (sic) comme dans une gigantesque firme d'abattage industriel... La guerre doit être, en somme, une école d'indifférence.

Quel rapport la thématique de l'enfant soldat entretient-elle avec le contexte social ivoirien?

II- Réintégration sociale de l'enfant soldat et contexte de création en Côte d'Ivoire

Tout roman se présente comme un cheminement qui conduit le héros à se transformer. Sa vision du monde change à travers l'apprentissage de la vie, la découverte de nouveaux univers, le basculement vers de nouvelles valeurs. Le roman fait ainsi partager au lecteur le regard que le héros porte sur le monde. Qu'en est-il des enfants soldats relativement au contexte social et politique de la Cote d'Ivoire?

Le personnage de l'enfant soldat est né sous la plume de Bandama Maurice en 1996 où il est appelé « guérillero » ou « maquisard ». Ahika, l'enfant soldat de cette année, et ses compagnons sont ainsi surnommés « guérilleros » ou « maquisards ». Dans *Allah n'est pas obligé* et *Le retour de l'enfant soldat,* le terme enfant soldat est employé pour désigner le même personnage. Il faut rappeler que le terme enfant soldat apparait dans le roman ivoirien en 2000, sous la plume d'Ahmadou Kourouma. La terminologie a donc évolué du maquisard à enfant soldat. Avec des enfants soldats comme personnages principaux de romans, se pose le problème de leur resocialisation.

Le temps de développement que les enfants perdent au sein de l'armée affecte profondément leur être et leur identité. Ils subissent une désocialisation à laquelle il faut mettre un terme en les réintégrant à la société. Après avoir vécu dans un milieu hautement militaire, acquis des habitudes condamnables, l'adaptation à la vie civile peut être extrêmement difficile et délicate. Mais, la réintégration de l'enfant soldats passe par l'instruction et la formation. Tous les auteurs s'accordent sur ce postulat. Birahima survit aux guerres civiles et acquiert quatre dictionnaires : l'espoir est donc placé en l'éducation et la formation des ex-combattants enfants.

Zango reprend le chemin de l'école dans le cadre officiel d'un programme de réinsertion et de réintégration communautaire. Mais, il se heurtera à la réticence des villageois: « Dans chaque famille, les parents donnèrent des instructions fermes à leurs enfants, afin que tout contact avec Zango, le « criminel », fût évité. Même Rufaï, son frère avait été menacé par leur père pour lui avoir adressé à deux reprises la parole ». (*Le retour de l'enfant soldat,* 58) Aucun élève ne voulut être son voisin et à son passage, les autres enfants se sauvaient et les plus courageux lui lancèrent des quolibets.

Toutefois, le roman s'achève sur une note d'espoir, certains enfants, ayant compris que Zango ne fut qu'une victime de la guerre, ont commencé à le plaindre. Ahika qui a subi le même processus de retour sur les bancs sera mieux loti: recueilli par et intégré dans la famille de Bolozo, un instituteur à le retraite. Ce dernier l'a remis sur le chemin de l'école et Ahika a obtenu le BEPC puis le baccalauréat.

Si les trois œuvres mettent en avant l'instruction comme le début du processus de resocialisation de l'enfant soldat, leur traitement semble porter la spécificité des conditions de sa naissance. Avec Ahika, c'est un anonyme qui reprend le chemin de l'école alors que Zango est l'enfant soldat reconnu comme tel qui revient. Par ailleurs, avec Ahika dans *La Bible et le fusil,* publié en 1996, la réintégration de l'enfant soldat semble achevée, avec une bonne

volonté sans l'intervention des structures étatiques. Ahika a pu être intégré dans une famille où il était choyé. On est encore dans la pure fiction où tout finit par s'arranger. A cette date, 1996, l'œuvre certainement écrite des années auparavant, la Côte d'ivoire était loin des soubresauts politiques actuels. Certes depuis 1993, on voyait poindre les risques d'une crise née de la succession problématique du Président Félix Houphouët-Biogny, mais la Côte d'Ivoire n'avait expérimenté aucun coup d'Etat. Un tel personnage, enfant soldat ne cadre pas avec la réalité interne du pays. Aucun enfant, aucun adolescent, aucun jeune ne peut se reconnaitre, comme ayant vécu cet évènement, dans cet enfant en proie aux difficultés.

En 2000, quand Ahmadou Kourouma accorde le statut de narrateur de son roman à Birahima, un enfant soldat, la guerre se déroule chez les voisins de la Côte d'Ivoire. Le phénomène se veut certes plus proche géographiquement mais encore lointain comme réalité. Par ailleurs, la Côte d'Ivoire subit son premier coup d'Etat pratiquement dans les mêmes conditions que ceux de l'éclatement de la guerre au Libéria. Ahmadou Kourouma rappelle le parallélisme des deux faits historiques en ces termes: «… les historiens disent que la guerre tribale arriva au Liberia ce soir de Noel 1989. La guerre commença ce 24 décembre 1989, exactement dix ans avant, jour pour jour, le coup d'Etat militaire du pays voisin, la Côte d'Ivoire ». (*Allah n'est pas obligé*, 109) Malgré la proximité du phénomène, les Ivoiriens sont loin de se sentir vraiment concernés. Ceci expliquerait le fait que Birahima ait combattu successivement dans différentes factions rebelles et qu'il n'en fût qu'un témoin circonstanciel des enfants soldats. En apparence, il semble ne pas en porter les séquelles psychologiques comme Ahika et Zango. Seules les oraisons funèbres des amis de Birahima tombés au front permettent de cerner la profondeur du phénomène des enfants soldats. Peut-être est-ce simplement à cause de la dérision qui caractérise de bout à bout son récit.

Le personnage de Zango, enrôlé de force par des rebelles, revient dans son village, dans le cadre d'un programme officielle de réintégration des ex-combattants. Le parcours de ce personnage principal semble réactualiser le vécu de nombreux jeunes en Côte d'Ivoire. L'œuvre est publiée en 2008: la Côte d'Ivoire a déjà connu la guerre de 2002 qui a vu le pays scindé en deux zones, rebelle et gouvernementale. De nombreux jeunes et enfants, de peur de se faire enrôler, s'étaient retrouvés dans les forêts, avant de rejoindre la partie gouvernementale du pays.

La Côte d'Ivoire ayant expérimenté ce phénomène, il s'agit, sans doute pour les romanciers ivoiriens, de coller à l'actualité et d'être plus concrets pour poser le problème de la réinsertion des enfants soldats, leur acceptation, leur socialisation, dans la cellule familiale d'abord, le village ou la communauté ensuite et enfin dans la nation entière. C'est

spécifiquement le schéma proposé, après la guerre à Soukassa, par N'Da François D'Assise dans *Le retour de l'enfant soldat.* Le problème de la réintégration de Zango a donc une emprise directe sur la société ivoirienne.

Le programme national de réinsertion et de réhabilitation communautaire *(PNRRC) (Le retour de l'enfant soldat*, 57) des ex-combattants dans lequel Zango a été intégré est identique à une structure réelle mise en place, en Côte d'Ivoire, pour les mêmes besoins des ex-combattants. C'est dans ce contexte de volonté politique qu'il reprend le chemin de l'école.

L'auteur fait se heurter ce processus à la résistance des parents d'abord, des villageois ensuite, pour traduire en actes les difficultés auxquelles se trouve confronter le programme de réinsertion des jeunes soldats. Ceci pose le problème de la réconciliation entre bourreaux et victimes et celui du statut de l'enfant dans les conflits.

Les amis se sentent trahis et les autres sont incrédules. Quant aux parents, ils sont honteux d'avoir eu une telle progéniture et posent des actes inhumains envers leurs propres enfants comme pour se dédouaner ou servir d'exemple. Gauzango, le père de Zango, pour ne citer que cet exemple, est l'un des plus farouches détracteurs de son fils. Quand Gauzango découvre que sa femme a passé outre ses instructions et continuait de nourrir leur fils, il devint rouge de colère. La scène d'humiliation qu'il infligea à son fils est décrite ainsi:

> Gauzango, le (Zango) tenant toujours en avec sa machette, s'avança vers lui. Puis, il s'empara du plat de riz à peine entamé. Un sourire se dessina alors sur ses lèvres. Après avoir coulé un regard amer sur ses adversaires, d'un geste inattendu et sans pudeur, il ouvrit sa braguette et arrosa le plat d'un pipi fumant et jaunâtre. Quand il eut terminé son forfait, il posa le plat et l'expédia du pied vers Zango. (*Le retour de l'enfant soldat*, 43)

Le statut d'enfant disparait pour la société dès lors qu'il a enfilé un treillis. La volonté politique se heurte du coup aux traumatismes non exorcisés des populations. C'est pour cette raison que le chef du village de Soukassa, qui incarne l'autorité traditionnelle a tiré sur l'enfant Zango, mettant officiellement à mal sa réintégration sociale. Il fait éclater, du coup, paradoxe qui entoure ce phénomène. « L'association des termes d'enfant et de soldat relève ainsi d'un paradoxe, dans la mesure où ces enfants-soldats se situent dans l'espace interstitiel entre ces deux catégories ». (A. Honwana 2000: 59) Sortis de cet entre-deux sans réussir la resocialisation, les enfants soldats constituent un facteur aggravant de l'insécurité urbaine.

Conclusion

Au terme de cette analyse du personnage de l'enfant soldat dans le roman ivoirien, on peut retenir qu'il est un être doublement traumatisé.

Le parcours de l'enfant soldat, avant son enrôlement, se résume en: perte de parents (surtout la mère), perte de repère, enfant de la rue ou enfant dans la rue puis expérience de la guerre. La destruction du tissu familial est l'un des facteurs identifié par les romanciers comme cause jetant les enfants dans la rue, où viennent puiser les chefs de guerre et, sans assistance réelle, ces enfants finissent par y mourir.

Le traumatisme de l'enfance, qui prédispose ces gamins et les jette dans la guerre, en cause une plus profonde, consubstantielle aux effets conjugués des abus de la drogue, du fétichisme et des armes à feu. Ils sont manipulés par les chefs de guerre qui exploitent leur innocence. Ces combattants précoces, sortis brutalement de l'enfance, sont exposés au péril. Mais, c'est en réels héros qu'ils y survivent aux guerres pour rendre témoignage.

En connexion avec le contexte spécifique de la Côte d'Ivoire, l'enfant soldat a évolué, de l'emploi terminologique à la problématique de la réinsertion sociale, conformément à l'évolution politique et sociale du pays. Même s'il existe des éléments unificateurs de ces enfants, chaque enfant soldat, selon le contexte de sa création, devient un cas spécifique. Et la problématique de sa réinsertion sociale s'articule à la réalité du terrain social en Côte d'Ivoire. Ainsi, Ahika est un ''guérillero'' lointain, Birahima enfant soldat du voisin et Zango, pose un problème typique à Côte d'Ivoire.

Qu'il soit d'ici ou d'ailleurs, la présence des enfants soldats dans les conflits choque et marque la conscience collective de l'humanité.

Références bibliographiques

Corpus

BANDAMAN Maurice, *La Bible et le fusil*, Abidjan, CEDA, 1996, 182p.

KOUROUMA Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000, 233p.

N'DAH François d'Assisse, *Le retour de l'enfant soldat*, Abidjan, Vallesse éditions, 2008, 102p.

Ouvrages

AYISSI Anatole et MAIA Catherine, « La lutte contre le drame des enfants soldats ou le conseil de sécurité contre le terrorisme avenir » in *Revue trimestrielle des droits de l'homme*, 15è année, n°58, 1er avril 2004, pp.341-352

« Les filles-soldats grandes oubliées des conflits en Afrique » in *Études*, 7/8, Tome 401, 2004, pp.19-29

BEAH Ishmael, *Le chemin parcouru : mémoires d'un enfant soldat*, presse de la cité, 2008

CARRE (N), « La Guerre et les petits dans *Sozaboy* de Ken Saro-Wiwa et *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma », *Études littéraires africaines*, n° 13, 2002.

DUCHET Claude, « Pour une socio-critique ou variation sur un incipit » in *Littérature*, n°1, paris, Larousse, pp5-14

« Une écriture de la socialité » in *Poétique*, n°16, 1973, pp.446-454

GARNIER Xavier, « Allah, fétiches et dictionnaires, une équation politique au second degré », *Notre Librairie*, n°155-156, juillet-décembre, 2004.

HONWANA Alcinda, « Innocents et coupables : les enfants-soldats comme acteurs tactiques », *Politique africaine*, n°80, décembre 2000, pp58-78

KAYIHURA Kalé, *La réinsertion scolaire des enfants soldats en Ouganda*, ADEA, Paris, 2000, 19p.

LANSON Gustave, « l'histoire littéraire et la sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, XII, 1904, pp.621-642

MAYSTRE Magali, *Les enfants soldats en droit international*, Paris, A. Pedone, 2010, 202p.

MOISAN Clément, *L'histoire littéraire*, Paris, PUF, 1990, collection Que sais-je ?

NKASHAMA Pius, « Les enfants-soldats et les guerres coloniales. A travers le premier roman africain », *Etudes littéraires*, Vol 31, n°1, 2003.

RIEGEL Léon, *Guerre et Littérature. Le bouleversement des consciences dans la littérature romanesque inspirée par la Grande Guerre (littératures française, anglaise, anglo-saxonne et allemande) 1910-1930*, Paris, Klincksieck, 1978.